Document generated on 04/24/2024 7:37 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Une macédoine pour tous les goûts

Pierre Salducci, *Ma vie me prend tout mon temps. Nouvelles histoires de Pierre Fortin*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2003, 164 p.

Rachelle Renaud, *Chocs légers*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Rémanence », 2003, 106 p.

Suzanne Lantagne, *Trois filles du même nom*, Québec, L'instant même, 2003, 150 p.

Michel Lord

Number 114, Summer 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36918ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lord, M. (2004). Review of [Une macédoine pour tous les goûts / Pierre Salducci, *Ma vie me prend tout mon temps. Nouvelles histoires de Pierre Fortin*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2003, 164 p. / Rachelle Renaud, *Chocs légers*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Rémanence », 2003, 106 p. / Suzanne Lantagne, *Trois filles du même nom*, Québec, L'instant même, 2003, 150 p.] *Lettres québécoises*, (114), 30–31.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pierre Salducci, *Ma vie me prend tout mon temps. Nouvelles histoires de Pierre Fortin*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2003, 164 p., 18,95 $.
Rachelle Renaud, *Chocs légers*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Rémanence », 2003, 106 p., 15 $.
Suzanne Lantagne, *Trois filles du même nom*, Québec, L'instant même, 2003, 150 p., 17,95 $.

Une macédoine pour tous les goûts

Et si le recueil de nouvelles relevait de l'esthétique du mélange disparate de tous les possibles — et même de la macédoine littéraire, parfois du salmigondis ?

NOUVELLE | MICHEL LORD

SELON UN COMMUNIQUÉ INTITULÉ « PIERRE SALDUCCI fête ses 15 ans d'écriture », le sous-titre du deuxième recueil de nouvelles de Pierre Salducci renverrait au narrateur des trois romans que l'auteur a publiés. Il y est aussi dit sans vergogne que l'homme politique français Jean-Luc Roméro a déclaré sur son site Web que Pierre Salducci est « le plus grand écrivain gay francophone ». La belle affaire ! Voilà donc un nouveau Jean Genet chaussant de bien petites pointures, à en juger par ce qui se veut le « quatrième volet de la saga » Pierre Fortin. Saga, vraiment ? On nage ici dans l'enflure verbale. Allez-y voir : les neuf nouvelles du recueil sont chapeautées par un « Préambule » où le narrateur « totalement paniqué » (p. 9) apprend qu'il a peut-être le sida ; il comprend alors que la vie lui prendra tout son temps (quoi d'autre peut-elle nous prendre ?) et décide que « seul [son] désir [va] compter » et qu'il ser[a] « à la fois : Juif, Communiste et Homosexuel ; c'[est] la même chose ». Pour lui, « [ce sont] des mots merveilleux parce qu'ils désign[ent] les trois persécutions essentielles de notre monde, les trois persécutions viscérales, historiques, depuis la nuit des temps » (p. 10). Les bras nous en tombent : tout est pareil, une condition politique le plus souvent forcée, le fait d'être juif et une orientation sexuelle ! Ça commence mal une suite à une soi-disant « saga », d'autant plus que, dans les nouvelles qui suivent — dont les deux tiers ont déjà été publiés en revue entre 1993 et 1997 —, il ne sera plus jamais question de cette trinité bancale, mais uniquement d'homosexualité, parfois même de rien de tout cela.

PIERRE SALDUCCI

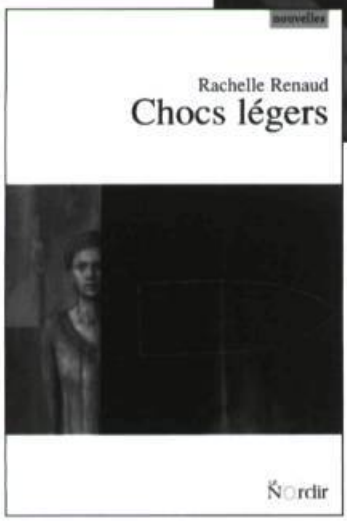
La nouvelle de tête, « Nos deux noms sur les mêmes affiches », met en discours une femme, une Française d'Algérie qui se remémore son passé et qui vient d'apprendre qu'elle a sans doute le sida. La terrible maladie n'est qu'évoquée dans « De tant de luttes engagées », l'essentiel du discours portant sur un choix que le narrateur a à faire, soit celui d'une photo qui servira de page couverture à un numéro de la revue française *Nyx*, et qui sera finalement triturée par le graphiste de la revue, ce qui décevra le photographe. Cette anecdote pratiquement sans importance provoque chez le narrateur une réaction démesurée comme s'il s'agissait d'une catastrophe incommensurable, d'« une trahison » et même d'un « crime » (p. 49) de sa part, alors qu'il ne s'agit que d'une photo maltraitée par une revue artisanale. La même chose peut être dite de « Illusions et désillusions du jeune homme seul à Venise face aux deux femmes de *Gran Caffé Quadri* » où un jeune Français, de passage à Venise, va dans un café où il fabule au sujet de deux femmes. Lorsque l'une d'elles se tourne vers lui pour lui demander une question anodine, il devient très excité, mais reste muet et vit l'événement comme un désastre, un échec, une défaite. Il y a souvent chez Salducci disproportion du discours évaluatif par rapport au caractère insignifiant de ce qui se produit. C'est encore pire dans « Maintenant que je sais » où le narrateur se rappelle que, lorsqu'il travaillait aux Éditions Nouvelles, qui publiaient aussi une revue du même nom (clairement XYZ éditeur et *XYZ. La revue de la nouvelle*), le directeur général lui avait demandé de sensibiliser les auteurs publiés par la maison à la nécessité de s'abonner. Il rapporte la conversation téléphonique qu'il avait alors eue à ce sujet avec Denis Bélanger, et il s'en veut à rebours d'avoir été si insistant, ne sachant pas à ce moment-là que l'auteur en question était malade. Depuis la mort de ce dernier, qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, il se dit inconsolable. Tout cela laisse pantois...

TOUS LES CHOCS DU MONDE

Après un roman remarqué au Salon du livre de l'Outaouais, *Le roman d'Éléonore* (1996) et un bon recueil de nouvelles, *L'amour en personne* (1998), Rachelle Renaud revient après cinq ans d'absence avec un deuxième recueil de dix-neuf nouvelles dont la plupart ont paru en revue

entre 1994 et 2003. Le livre est divisé en cinq sections qui exploitent les thématiques les plus diverses. L'amour malheureux ouvre le bal, la nouvelle de tête, éponyme, exhibant la douleur d'une femme qui vit un bonheur apparent, mais qui dans le fond déprime le soir toute seule dans l'attente d'un mari occupé ailleurs. Le scénario

RACHELLE RENAUD



se répète de manière moins dramatique dans « pour de pluie » où une femme dans son jardin songe à son mari exilé dans sa tour de verre. Ailleurs, des couples se querellent pour des raisons simplement domestiques (« Maison de rêve »). Sauf peut-être pour ce qui touche une nouvelle (« Meurtrière ») où un homme se suicide, la vie imaginée par Renaud n'est donc pas si dramatique, plutôt légère même parfois, comme dans « L'autre », qui fait penser au scénario de poursuite amoureuse imaginé par Claire Martin dans « Suis-moi » (*Avec ou sans amour*, 1958). Dans un autre texte, intitulé « Il y a un étranger qui couche dans la grange », l'imaginaire flirte avec le terroir (on pense ici à « La boucherie » de Clément Marchand (*Courrier des villages*, 1937). Mais, chez Renaud, la scène est vécue durement par la narratrice qui se remémore des moments passés sur la ferme de ses grands-parents alors qu'elle était toute petite, et qui, surtout, se souvient de la mort d'une truie qu'elle aimait beaucoup. Extrêmement troublée, à en « hurler comme une possédée » (p. 83), elle parle pourtant, à la fin, de cette nuit-là comme d'une « nuit noire, plus belle et solennelle que toutes les veilles de Pâques » (p. 84). Entre ces deux émotions opposées, la cohérence du discours me semble ici chancelante. Adoptant une tout autre thématique, les deux dernières nouvelles parlent d'errance. Dans « Le tour du chapeau (conte) », une femme en a assez et quitte « son pays fatal » (p. 99). Elle traverse une frontière, va là où la langue lui est familière (sous-entendu le français), s'adapte et y trouve l'amour. Serait-ce autobiographique, l'auteure étant originaire de Windsor (Ontario) et s'étant installée à Montréal en 1992 ? Finalement, véritable porte de sortie sur l'ailleurs, « *Last call* » met en scène une Québécoise de Montréal qui travaille dans un restaurant de la Louisiane où elle s'ennuie à mourir. Elle a des mots très durs pour les Cajuns (ils « manqu[ent] de couilles »). Mais un jour, un client la charme, lui dit que « les oiseaux migrateurs » comme elle, qui veulent partir de la Louisiane n'« ont pas de *guts* [car] ils ont peur du bonheur ». Elle décide de rester et trouve la joie « quelque part en Amérique profonde » (p. 105). Ce sont là les derniers mots. Dans ce parcours qui va des amours malheureuses du début du recueil à ce bonheur final trouvé ailleurs, y aurait-il un message ?

LA BELLE MACÉDOINE...

En huit ans, Suzanne Lantagne en est à son troisième recueil de nouvelles avec *Trois filles du même nom*, tout aussi excellent que les deux premiers, en raison surtout d'une écriture d'une grande justesse, mais qui véhicule une charge émotive intense. Il y a moins d'expérimentation, comme dans les recueils précédents, telle cette nouvelle en forme de dialogue entrecoupé de passages poétiques (« Histoire de mer », *Et autres histoires d'amour...*, 1995), mais les récits se font moins brefs, plus développés. Au lieu des dix ou quinze textes habituels, *Trois filles...* offre trois nouvelles, dont une *novella* de 75 pages, « Pèlerinage à Drummondville ». La narratrice de cette dernière, Suzanne, y est plongée au milieu d'un drame, d'une tragédie presque : son père et sa mère se meurent en même temps du cancer. Elle fait état de son désarroi en décrivant leur état respectif et en entrecoupant son récit d'évocations, de souvenirs d'une enfance alors qu'elle devait suivre son père dans ses diverses affectations professionnelles, car il était caporal à la Gendarmerie royale du Canada (GRC). À la fin, elle fait un retour sur la première habitation, celle de Drummondville. Ce récit d'un parcours extérieur et intérieur vaut pour la peinture des sentiments et des relations amoureuses bizarres (elle aime les marginaux, presque hors-la-loi, elle, une fille de policier), mais surtout pour la construction narrative serrée, nerveuse entre les projections dans le passé et les retours au présent, et aussi pour toutes ces interrogations qui demeurent sans résolution, comme souvent dans la vie.

SUZANNE LANTAGNE

Les deux autres nouvelles montrent deux autres Suzanne fascinées, l'une par un vieux cordonnier libidineux, avare et antisémite (« Le cordonnier macédonien »), et l'autre par un chiot porté sur ses excréments (« Mon chien coprophage »). De bien curieux sujets, en effet, qui n'ont pas le poids émotif de la *novella* centrale, mais qui laissent voir une écrivaine fascinée par l'autre sous toutes ses coutures, avouables et inavouables. Car c'est bien là ce qui se dessine de plus important dans cette œuvre qui commence à avoir d'importantes dimensions : la fascination pour l'altérité et les errances existentielles dans la vie, entre l'amour et la mort, le beau et l'abject.